

EPIISODES ET VIES RÉVOLUTIONNAIRES

Collection autorisée par la Société des Vieux bolchéviks de Moscou

N° 1

B-B 3417

F. KOHN

L'ÉVASION DE DIX CONDAMNÉS A MORT

BUREAU D'EDITIONS

132, Faubourg Saint-Denis

— PARIS (X^e) —



Félix KOHN

L'ÉVASION DE DIX CONDAMNÉS A MORT



1932

BUREAU D'ÉDITIONS 132, Faubourg Saint-Denis, PARIS (10^e)

ÉPISODES ET VIES RÉVOLUTIONNAIRES

COLLECTION AUTORISÉE PAR LA SOCIÉTÉ DES VIEUX BOLCHÉVIKS DE MOSCOU

DÉJÀ PARUS:

1. Pierre Nikiforov: **La Grève.**
(Comment les bolchéviks mènent la lutte économique) 1 50
2. C. Bobrovskaja: **Ivan Babouchkine.**
(Un vieux bolchévik, héros modeste) 1 50
3. A. F. Iline-Génevski: **Entre deux révolutions.**
(De Février à Octobre 1917) 3 »
4. S. Malychev: **Le Soviet des chômeurs.**
(La lutte des sans-travail russes en 1905) .. 1 50
5. S. Kédrov: **Une imprimerie clandestine.**
(Comment on diffusait la littérature illégale) 1 50
6. C. Bobrovskaja: **Quelques masques de provocateurs.**
(Comment les connaître et les démasquer) 1 »
7. F. Kohn: **L'évasion de dix condamnés à mort.**
(Evasion d'une audace tenant du prodige)

EN PRÉPARATION:

- S.I. Tchernomordik: **L'attitude des bolchéviks devant les juges.**

A PARAÎTRE:

Lénine conspirateur.

S. Kanatchikov: **La révolte du « Potemkine ».**

Lépéchinski: **Biographie de Lénine.**

Biographie de Sverdlov.

Biographie de Frounzé.

L'évasion de dix condamnés à mort

I

Dès que furent annoncées les élections à la première Douma, la bourgeoisie polonaise, heureuse de pouvoir défendre elle-même ses intérêts de classe, se jeta dans la lutte. Son « patriotisme » s'évapora immédiatement. Tout fut oublié. Insurrections noyées dans le sang par le tsar russe, centaines de potences sur lesquelles avaient péri les héros de ces insurrections, martyre des forçats, souffrances et trahisons, tout tomba dans l'oubli...

Le tsar avait « accordé » la Constitution !...

Que signifiait pour la bourgeoisie le fait que cette Constitution n'avait pas été octroyée, mais prise de haute lutte par le prolétariat ? Comme l'a noté K. Marx, la bourgeoisie de tous les pays, lorsque ses intérêts l'exigent, permet au prolétariat de répandre son sang, afin qu'elle puisse elle-même conquérir sa liberté.

Le tsar était tellement conscient des intérêts de la bourgeoisie polonaise, que le droit des ouvriers à élire des délégués dans leurs districts ne fut pas accordé aux travailleurs polonais. Il n'y avait aucun motif de craindre la concurrence des ouvriers et des paysans, surtout par suite de l'activité énergique de l'Okhrana¹ tsariste et des tribunaux qui jugeaient sommairement les révolutionnaires... S'éveillèrent à la vie et entrè-

1. Okhrana, police secrète politique tsariste.

rent dans la lutte électorale, les gros propriétaires fonciers et les « as » capitalistes qui, pendant des années, furent, sous les Romanov, et voulaient continuer à être sous eux, les dignes héritiers des généraux polonais qui, en 1831, tombèrent fidèlement pour leur monarque et auxquels les Romanov reconnaissants édifièrent pour la postérité un obélisque dont Varsovie disait :

*Quatre aigles et huit lions
Gardés par sept traîtres-pans¹.*

Les national-démocrates entrèrent dans le jeu. Ils avaient depuis longtemps enterré leurs aspirations nationales et ne songeaient qu'à une autonomie infime, en tant que partie intégrante de l'infime Constitution tsariste.

Les progressistes-démocrates ne restèrent pas en arrière. Ayant à leur tête Alexandre Sventokhovski qui s'était déjà enlisé dans le marais social-démocrate, les constitutionnalistes-démocrates polonais (K-D) qui comptaient se faufiler à la Douma sous le couvert des Russes, se préparèrent à opérer une entrée triomphale au palais de Tauride.

Tous ces messieurs s'inquiétaient fort peu de ce que les tribunaux à jugement sommaire dans le pays de la « Constitution » prononçaient les condamnations à mort avec une sévérité encore plus grande qu'à l'époque pré-constitutionnelle. Ils s'inquiétaient fort peu de ce que chaque jour, à Varsovie, à Lodz, à Dombrovo et dans les autres villes, les bourreaux étranglassent les meilleurs fils de la classe ouvrière. Et non seulement ils s'en inquiétaient fort peu, mais cette orgie sanglante ne les satisfaisait pas encore. Ils organisaient leurs compa-

1. Pans, seigneurs polonais.

gnies de combat qui, côte à côte avec les policiers, traquaient les ouvriers révolutionnaires.

Dans la citadelle qui se trouvait dans un coin reculé des bords de la Vistule, les potences grinçaient ; dans les fabriques et les quartiers ouvriers les ouvriers étaient assassinés dans les guets-apens des bandits mercenaires de la bourgeoisie.

Et la campagne électorale allait son train... Des meetings avaient lieu, des réunions ouvertes et fermées se tenaient ; des orateurs parlaient, prononçaient des discours enflammés et appelaient le peuple à voter pour eux et leur parti au nom de la patrie.

Les partis socialistes boycottaient la Douma, mais ne boycottaient pas la campagne électorale.

Utiliser la campagne électorale pour renforcer la conscience des masses, tel était le mot d'ordre.

Des orateurs socialistes participaient à tous les meetings et les bureaux du Parti travaillaient jusqu'à épuisement, jusqu'à exténuation complète et veillaient à ce qu'aucun meeting ne restât sans orateur du Parti.

J'étais de service au Bureau. Les camarades arrivaient, faisaient leurs comptes rendus sur les réunions, apportaient des lettres des représentants des rayons, prenaient de la littérature, demandaient où l'on pouvait se procurer un orateur et s'en allaient. D'autres camarades les remplaçaient.

L'époque était chaude.

Une camarade éprouvée, la camarade « Julia », entra un jour.

— Que vous faut-il ? lui demandai-je.

— « Vit » vous prie d'aller lui rendre visite.

Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Comment ?

— « Vit » vous prie d'aller le voir.

« Vit », le militant éprouvé qui s'était évadé de Sibérie, le membre du Comité central qui avait été ar-

rêté dans une réunion et que l'on avait enfermé dans la célèbre prison de « Paviak » me demandait à moi, l'ancien forçat, l'illégal recherché par la police, d'aller le « visiter » en prison.

Au premier moment cette pensée me sembla folle.

Mais il s'agissait de « Vit », d'un militant sérieux qui pesait chaque parole et réfléchissait avant de prendre une décision. S'il m'appelait, c'est qu'il s'agissait d'une affaire telle que la question du risque disparaissait ou que ma présence dans la prison n'était pas si risquée.

— Il vous a pas dit de quoi il s'agit ?

« Julia », la sœur de « Vit » qui, par beaucoup de côtés, ressemblait à son frère, répondit tranquillement :

— Non. Il a seulement dit que vous veniez le voir avec ma mère en qualité de parent. A tout hasard je vous enverrai, dès demain, les papiers d'un de nos parents.

Quelqu'un entra pour demander des instructions. « Julia » sortit.

II

Le lendemain, armé des papiers que « Julia » m'avait apportés, j'accompagnai la vieille mère de « Vit » qui allait à « Paviak » voir son fils.

Je ne peux affirmer que j'aie passé sans émotion le seuil de cette prison où, 20 ans auparavant, j'avais été enfermé en qualité de bagnard, où l'on m'avait « enlevé la beauté de ma tête à l'aide d'un rasoir », et où l'on m'avait mis les fers aux pieds.

Je savais que le plus petit hasard, une rencontre imprévue, me ferait rester dans cette prison, non en qualité de visiteur, mais comme prisonnier.

On nous fit entrer au bureau. Les fonctionnaires de

la prison travaillaient à leurs tables ; des surveillants traversaient la salle ; l'on amenait et l'on emmenait des prisonniers et les visiteurs se pressaient en foule près de la barrière séparant le bureau des parents qui venaient pour la visite.

La mère de « Vit » présenta son autorisation pour deux personnes. Le surveillant de service ne se doutant de rien, alla aussitôt chercher « Vit » et, une minute après, il était déjà de l'autre côté de la barrière.

Sèchement, brièvement, il m'expliqua pourquoi il m'avait fait venir.

Il y avait à « Paviak » dix condamnés à mort. Tant que la sentence n'était pas approuvée par le général-gouverneur, Skalon, ils devaient rester à « Paviak », mais pour l'exécution de la condamnation, ils devaient être transférés à la citadelle de Varsovie. Nous avions suffisamment de temps devant nous et il fallait profiter de leur transfert dans le pavillon X de la citadelle pour les sauver.

On ne pouvait soupçonner « Vit » d'être un fantaisiste. Je le savais. Et, cependant, tout ce qu'il me disait ne semblait d'une telle fantaisie, qu'il était difficile de discuter sérieusement.

Mais « Vit » développait tranquillement son plan.

— Il faut envoyer au directeur de la prison une lettre signée par le préfet de police Mayer. Cette lettre l'informerait qu'à une heure donnée, un capitaine de gendarmerie viendra, avec une escorte, chercher les condamnés à mort qui devront être prêts à être transférés à la citadelle. Le directeur devra également préparer une voiture cellulaire. Il sera facile de choisir des hommes pour réaliser ce plan. Vous trouverez des gens hardis, résolus et, ce qui est le principal, ayant de la présence d'esprit.

— Il n'y a rien de fantastique dans ce plan, ajouta-t-il

tranquillement, mais catégoriquement, comme s'il devinait l'impression produite par sa proposition.

— Mais il faut se hâter.

J'étais tellement abasourdi que je ne répondis rien...

Il se tut également, mais non pour longtemps.

Psychologue subtil, il savait comment stimuler mon activité et mon désir de réaliser ce plan à tout prix.

C'était l'époque où une lutte acharnée se déroulait au sein du Parti entre les marxistes et les... aventuriers-terroristes à la tête desquels était le dictateur actuel de la Pologne, Joseph Pilsudski, qui fut bientôt exclu du Parti avec ses partisans pour sa tendance, nettement exprimée, d'utiliser le mouvement ouvrier dans un but nationaliste. A cette époque, il dirigeait l'organisation de combat du Parti et opposait la « bombe aux parlottes », les actes de terrorisme à la propagande et à l'agitation, les manifestations individuelles aux manifestations de masse.

— Vous pouvez et vous devez le faire, insistait « Vit ». Le cercle des tailleurs confectionnera les uniformes, les ferblantiers fabriqueront les cocardes pour les képis, les militaires prépareront les « policiers » ou les « gendarmes ».

Nous ne pouvions réaliser cette entreprise qu'en nous appuyant sur le Parti tout entier ; un cercle fermé de militants de combat n'ayant pas de liaison avec le Parti n'aurait pu la réaliser. Mais quelle impression énorme elle devait produire sur les masses ouvrières, les condamnés étant des ouvriers qui, pendant une manifestation des masses ouvrières dans la rue, à la suite de l'insurrection de Moscou, avaient défendu les armes à la main les manifestants contre l'attaque des cosaques et des gendarmes.

— C'est tout ?

— Non. Il y a encore parmi eux un jeune paysan qui pendant la campagne de boycottage d'une école a tué

l'inspecteur de celle-ci. Lorsque le procureur, qui lui communiqua le verdict, lui annonça que la peine capitale lui était appliquée il se pendit dans sa cellule. Il fut rappelé à la vie par les gardiens. Maintenant, on le destine à la potence. D'autres sont condamnés pour avoir exécuté des provocateurs. Si vous réussissez à les faire évader, cela élèvera fortement l'état d'esprit des masses.

Je me rendais parfaitement compte de la difficulté et du danger que présentait cette affaire (Varsovie était alors en état de siège), mais je reconnaissais en même temps l'importance immense qu'aurait le succès de l'entreprise.

— Nous essayerons.

« Vit » n'attendait que cette déclaration.

— Je suis sûr du succès, dit-il en partant.

— Oui, encore une chose. Pas un mot de ceci aux condamnés à mort. Leur agitation pourrait être remarquée et cela pourrait faire avorter l'affaire.

J'acquiesçai également sur ce point et nous nous quitâmes.

III

Le jour même je fis au Comité central le compte rendu de mon entrevue avec « Vit ».

Mon information ne fit même pas sensation.

Je ne fus pas interrompu une seule fois ; je reçus la possibilité entière de parler, mais ayant appris de quoi il s'agissait, l'assemblée ne s'intéressa même pas aux détails, tant l'affaire paraissait fantaisiste.

— Et c'est « Vit » qui propose cela ? demanda « Jan » le pondéré, l'un des membres du C.C. les plus en vue, avec quelque scepticisme.

Mais, soudainement, le projet de « Vit » fut chaudement soutenu par « Anna » qui assistait à la séance.

Anna ne faisait pas partie du C.C., mais pour cette

seule raison que chaque fois que sa candidature était posée, elle la repoussait de la manière la plus catégorique. Mais elle appartenait à la catégorie des militants auxquels on peut confier le travail le plus responsable et le plus compliqué avec la certitude qu'ils ne laisseront rien au hasard et que la tâche qui leur est imposée sera entièrement accomplie.

— Ce n'est pas si fantastique que cela peut sembler au premier abord, déclara-t-elle posément.

L'opinion d'« Anna » avait de l'importance. Sa déclaration fut comprise comme étant une proposition de participation à notre entreprise.

— En tout cas nous pouvons essayer, insistai-je aussitôt en réponse aux sourires sceptiques des autres membres du C.C.

Il y avait beaucoup d'affaires à régler ; l'on ne pouvait pas perdre de temps inutilement et afin de se débarrasser de ce plan qu'ils estimaient fantastique, les membres décidèrent de tenter l'aventure.

— Je propose, déclara « Jan », de confier cette affaire à « Boleslav » (mon pseudonyme d'alors) et à « Anna », et de donner la somme nécessaire à cet effet.

— Et qu'on nous dise de temps en temps comment l'affaire avance, ajouta un autre membre du C.C., « Adrien ».

— Ce n'est pas la peine répliqua « Jan ». Laissons cela à leur entière direction.

« Anna », qui prévoyait tout exigea qu'elle et moi, nous fûmes affranchis de tout travail du Parti, jusqu'à la fin de l'affaire.

Ceci fut moins goûté, mais fut quand même accepté.

Il m'est difficile de décrire ce que je ressentais en ce moment. D'une part, à « Paviak » languissaient 10 condamnés à mort dont la vie dépendait de la réussite de notre entreprise. D'autre part, pour mener cette évasion à bonne fin, il fallait risquer la vie d'un nombre

égal de militants actifs et dévoués du Parti et donner la possibilité à Skalon d'élever 20 potences au lieu de dix. Et si, ayant pénétré à l'intérieur de la prison, ils tombaient dans un guet-apens et que les portes de la prison se refermassent sur eux ? Même les armes à la main, ils ne pourraient échapper à ce guet-apens car, outre les surveillants, les soldats et la garde, au premier coup de feu, la cour de la prison serait envahie par des centaines de soldats.

En ce temps-là Varsovie était en état de siège. A chaque carrefour il y avait des soldats ; nuit et jour les cosaques parcouraient les rues.

« Anna » pensait sans doute également à cela.

Son joli visage, habituellement embelli par un gai et vaillant sourire, était en ce moment voilé de tristesse. D'ordinaire très vive et recevant joyeusement chacun de nous au bureau lui demandant des détails sur tout ce qui se passait dans le rayon, aujourd'hui elle restait muette, immobile et ne répondait que par un signe de tête aux salutations.

Nous n'avions pas d'autre affaire et rien ne nous retenait au bureau. Je me levai pour sortir.

« Anna » sortit de sa torpeur.

— Où et quand allons-nous nous rencontrer ?

— Aujourd'hui, chez vous, à 8 heures du soir.

Je voulais réfléchir à tout cela dans le calme, je sortis rapidement.

IV

A vrai dire le plan de « Vit » n'était pas un plan, mais un simple canevas. Le plan lui-même devait encore être élaboré dans tous ses détails. La première chose à examiner c'était la lettre signée du préfet de police. La signature, elle-même ne nous embarrassait pas. Nous avions déjà plus d'une fois apposé la signature

du préfet sur des passeports en blanc. Nous nous étions si bien fait la main que nous étions passés maîtres en la matière. Mais chaque papier devait être marqué d'un numéro d'ordre. Le directeur de la prison recevait chaque jour des envois du préfet de police. Si le numéro apposé ne correspondait pas aux numéros des lettres qu'il recevait, cela pouvait exciter sa méfiance, il téléphonerait à l'« hôtel de ville » (où se trouvait la préfecture de police) et toute l'affaire pouvait aller à vau-l'eau.

Lors de mon entrevue avec « Anna » je lui parlai de ce détail.

— Nous trouverons le numéro d'ordre, déclara-t-elle énergiquement. « Vit » lui-même, en prison, obtiendra le dernier numéro des lettres reçues, nous en ajouterons une ou deux centaines et l'affaire sera dans le sac. Mais une autre chose m'inquiète. Le projet d'envoi d'une lettre préalable ne me plaît pas. Il faut agir à l'improviste et ne pas laisser au directeur le temps de réfléchir. J'ai déjà trouvé le moyen d'en agir ainsi. La connaissance de la langue russe que vous avez acquise en exil vous facilitera la tâche...:

Ce n'était plus la même « Anna » qui, le matin du même jour était assise pensive et immobile. Les doutes et les hésitations s'étaient envolés. S'étant mise au travail elle s'était transformée et de nouveau était devenue l'« Anna » que nous estimions comme une révolutionnaire extraordinairement énergique et hardie.

— Une heure avant l'arrivée de notre « capitaine » à la prison, vous téléphonerez au directeur de la prison au nom du préfet de police, vous lui ordonnerez de tout préparer et vous le préviendrez que le papier lui sera remis personnellement par le capitaine.

— De cette façon ce sera plus sûr, ajouta-t-elle en guise de conclusion.

Nous nous mîmes à discuter des autres détails.

Le jour suivant, « Anna » devait se mettre en relations avec le représentant des tailleurs et mobiliser la quantité nécessaire d'« ouvriers et ouvrières de l'aiguille » sûrs et expérimentés.

Beaucoup plus difficile était de trouver des « policiers » et surtout le « capitaine ». La question se compliquait du fait que nous étions en Pologne, où même ceux qui possédaient bien le russe le parlaient avec un accent polonais.

Nous choisîmes un ancien officier. Grand et élancé, ayant servi plusieurs années dans l'armée et ayant conservé l'allure militaire, l'on aurait dit qu'il avait été créé spécialement pour tenir le rôle de « capitaine de gendarmerie ».

— Je doute que quelqu'un accepte de jouer ce rôle..., remarqua « Anna ».

Dès le lendemain j'allai trouver notre homme. Il me dévisagea comme si j'étais fou.

— Y pensez-vous, me dit-il, ce serait un échec certain ! Je ne veux pas me suicider... Pour rien au monde...

Fortement découragé par cette réponse, je me dirigeai vers un autre camarade auquel nous avions fait vaguement allusion en passant dans notre entretien d'hier.

Cet autre était « Youra ».

Idéologiquement il nous inspirait peu de sympathie. Romantique, sentimental, intellectuel typique, il s'orientait très mal dans les questions qui agitaient le Parti. La vague révolutionnaire de 1905 l'avait poussé dans la voie révolutionnaire, mais il était attiré non par le contenu idéologique, mais par la forme extérieure seule du mouvement. Il suivait le courant, mais il ne faisait aucun doute pour nous que dès que la vague

révolutionnaire baisserait, il s'enliserait dans la vase petite-bourgeoise. Mais, à l'époque, cette vague était encore haute.

Je lui dis en deux mots de quoi il s'agissait. Il s'agita.

— Vous dites dix hommes... mort assurée. Voilà ce qu'ils font, les crapules !

J'écoutais patiemment toutes ses exclamations estimant qu'il passerait enfin à l'examen de ma proposition. Mais son imagination était plus touchée par l'exécution proche de dix hommes que par le projet de leur sauvetage. Il répétait tout le temps :

— Dix hommes... dix hommes...

Je l'interrompis.

— Ils peuvent être sauvés. Voulez-vous participer à leur sauvetage ?

— Oui, je ferai tout. Quelles crapules !

Je lui expliquai le rôle qu'il devait jouer, il ne fit aucune objection.

— Comment parlez-vous russe ?

— Mal...

Il me parla russe. La construction des phrases pouvait aller, mais l'accent!... Il accentuait tout le temps sur l'avant-dernière syllabe. Et, néanmoins, faute d'un meilleur candidat nous devons accepter celui-ci. Dans la suite, afin de justifier d'une manière quelconque cet accent qui nous trahissait, nous transformâmes ce « capitaine de gendarmerie » improvisé en « baron Von Boudberg ». De plus, en tant que « spécialiste » de la langue russe, je fus obligé de l'obliger à apprendre quelques phrases russes avec lesquelles il aurait à faire figure lors de l'exécution du service spécial dont il allait être chargé.

Il était triste et comique à la fois de voir les efforts qu'il faisait pour prononcer régulièrement et d'une manière imposante les mots « Remuez-vous ! » qui semaient la panique parmi les petits fonctionnaires.

Je ne pourrai jamais accentuer la troisième syllabe, s'exclamait-il.

Mais par contre, son aspect extérieur convenait parfaitement au rôle qui lui était assigné. Il portait la barbe soigneusement peignée en éventail avec une raie au milieu et des pince-nez en or... Je lui jetai un coup d'œil et me le représentai en dolman bleu d'officier de gendarmerie avec épaulettes et fourragère et même avec l'ordre de Saint-Stanislas à la boutonnière. Il convenait parfaitement pour son rôle... Il fallait maintenant penser au « convoi » et j'allai chez « Anna ».

La nomination du « maréchal des logis » avait une importance non moins grande que celle du « capitaine ». Alors que le « capitaine » devait exclusivement avoir affaire au chef de la prison, le « maréchal des logis » devait veiller à ce que les « soldats » se « conduisent correctement » lorsqu'ils seraient en contact avec les surveillants de la prison et les soldats en faction. Le rôle du capitaine était même plus facile que celui du « maréchal des logis », en ce sens que le premier n'avait affaire qu'avec le directeur de la prison, c'est-à-dire avec un fonctionnaire de grade inférieur, alors que les soldats qui devaient venir chercher les détenus, les surveillants et les factionnaires qui se trouvaient à l'intérieur de la prison étaient tous égaux. De plus, le « capitaine » ne devait avoir aucun rapport avec les détenus qui devaient être emmenés, alors que les soldats qui devaient les escorter ne devaient pas être plus doux pour les prisonniers que les soldats véritables qui venaient habituellement. Le « maréchal des logis » devait veiller à tout cela.

En l'occurrence « Anna » et moi nous agissions à coup sûr. Nous connaissions tous deux quelqu'un qui pouvait parfaitement remplir ce rôle, c'était le camarade « Marcel ».

Plein de sang-froid, ferme, posé, marxiste-révolution-

naire conscient, ayant plus d'une fois fait ses preuves dans les moments de danger, il convenait tout à fait pour jouer ce rôle dangereux. Il se présenta à notre appel et écouta sans interrompre ce que nous lui disions, en posant des questions détaillées sur tout ce qui lui semblait peu clair. Ensuite, sans aucune pose, il déclara tranquillement :

— J'accepte.

Le même jour nous choisîmes avec lui les soldats de l'escorte; nous les convoquâmes et nous nous entendîmes avec eux. Les ouvriers envisagèrent notre proposition en vrais prolétaires.

— Il faut les sauver, nous acceptons.

Un seul, le « chauve », expansif, qui s'emballait, déclara avant le sortir :

— Une seule condition, camarades ! Lorsque nous les emmènerons, je monterai à l'intérieur de la voiture et je leur annoncerai, le premier, que nous les emmenons pour leur rendre la liberté.

— Ça colle ! répliquèrent les autres en riant.

VI

La préparation de l'enlèvement avançait. Le processus lui-même du travail éperonnait notre énergie.

Je me mis en rapport avec notre organisation militaire qui désigna immédiatement un officier-instructeur qui devait, dans le laps de temps le plus court, donner aux futurs soldats et au capitaine lui-même les connaissances militaires indispensables.

Il devait également vérifier, avant l'expédition, si rien n'avait été oublié au point de vue de la « forme ». L'histoire des évasions ayant échoué pour cause de non-observation de la « forme » nous était connue et nous

prenions nos mesures d'avance afin de nous garantir de tout risque.

Je donnai l'adresse de l'appartement où devaient se réunir les futurs soldats et, le soir même, étant venu vérifier si tout allait bien, je fus témoin d'une séance de dressage unique en son genre.

L'instructeur et tous ses élèves, qui, pieds nus, qui, en chaussettes, mais tous déchaussés afin que la « marche » de 12 hommes ne fasse aucun bruit, faisaient demi-tour, dédoublaient les rangs, marchaient par deux, par quatre, etc. Tout cela s'accomplissait en silence, sérieusement et seuls les ordres prononcés à mi-voix troublaient le silence.

Mon apparition provoqua une interruption de quelques minutes. L'officier-instructeur s'était tellement imprégné de son rôle que, lors de mon apparition, il commanda :

— Fixe.

Mais il se rattrapa aussitôt et, sous le rire amical de tous les « soldats », il s'écria :

— Non, non. Repos.

« Anna » vint également vérifier comment allait l'instruction. L'officier nous tranquillisa :

— Ils apprennent à la perfection. C'est positivement étonnant.

Ce côté de l'affaire était arrangé.

Je sortis avec « Anna ». Je lui pris le bras et nous confondant dans la foule, pareils aux centaines de couples roucouleurs que nous rencontrions, nous nous dirigeâmes vers son appartement sans provoquer l'attention des patrouilles de soldats, d'agents et de gendarmes dispersées dans toute la ville.

En chemin et dans la chambre d'« Anna » nous vérifiâmes en détail tout ce qui avait été fait et ce qui restait encore à faire en observant l'ordre chrono-

gique suivant lequel aurait lieu l'évasion des prisonniers.

Le papier contenant les noms et prénoms de tous les prisonniers, et qui devait être signé du préfet de police était en fabrication à notre bureau des passeports. Nous devions le recevoir le jour suivant. Le seul obstacle était le numéro d'ordre et la date d'expédition de la lettre qui devaient être écrits de la même encre et de la même écriture que la signature du préfet de police. Nous avons déjà envoyé un mot en prison demandant qu'on nous transmitt les numéros d'ordre des papiers et nous devions recevoir une prompt réponse. La lettre devait être remise par « von Boudberg » ; quant à moi, une heure avant l'arrivée des nôtres à la prison, je devais transmettre par téléphone, au nom du préfet de police, l'ordre au directeur de la prison de préparer le transfert des détenus. Ayant reçu cet ordre de « Mayer lui-même », le directeur de la prison n'oserait pas le vérifier, d'autant plus que, dans l'ordre téléphonique, il lui serait dit que la lettre du préfet lui serait remise personnellement par le capitaine de gendarmerie.

Nous nous arrê tâmes définitivement à ce projet.

Les uniformes et les armes étaient commandés et devaient être apportés le lendemain à l'appartement d'où le détachement de faux policiers devait partir.

En ce qui concerne l'allure militaire, l'on exigeait beaucoup moins des policiers que des gendarmes ; composer un uniforme de la police était également chose plus facile que de faire un uniforme de gendarme. Et, puisque, d'après les renseignements que nous avons obtenus, les cas de transferts de condamnés à mort accompagnés de policiers étaient assez fréquents à la citadelle, car, la gendarmerie était surchargée de travail, ayant à fournir les potences en gibier humain, nous

décidâmes d'habiller nos camarades non en gendarmes mais en policiers.

Nous devions encore résoudre la question de l'appartement. C'était un problème compliqué. L'appartement d'où sortiraient dix policiers sous la conduite d'un gendarme devait inévitablement attirer l'attention, non seulement des locataires des autres appartements, mais encore de tout le quartier. Bien que les perquisitions et les arrestations eussent lieu souvent (et à cette époque elles avaient un caractère de masse), elles n'en provoquaient pas moins une sensation qui, dans nos conditions, serait au plus haut point dangereuse pour notre affaire et pour nous-mêmes. Même s'ils l'avaient voulu, les pouvoirs publics n'auraient pu cacher à la population de Varsovie le fait de l'évasion de 10 condamnés à mort. Et aussitôt que la nouvelle de cette évasion par des policiers fictifs aurait été répandue dans la ville, il n'aurait pas été difficile de confronter ce fait avec le fait de la sortie d'un appartement de policiers venus on ne savait d'où ni comment, et d'établir que c'était justement cet appartement qui avait joué un rôle déterminé dans l'affaire. Sans contredit, la découverte de cet appartement pouvait fournir à l'Okhrana le fil conducteur qui lui permettrait de découvrir les artisans de l'évasion et de remplacer ainsi les dix condamnés à mort par dix autres condamnés pour cet enlèvement.

C'est pourquoi la question de l'appartement, à laquelle auparavant nous ne pensions pas du tout, devint la question la plus sérieuse d'où dépendait le succès final de toute cette entreprise risquée et dangereuse au plus haut point.

Nous réussîmes à résoudre cette question compliquée grâce, exclusivement, aux mesures de sécurité appliquées par la police par suite de l'état de siège. L'une

de ces mesures était l'ordre de ne laisser ouverte qu'une porte dans les maisons à double issue.

— Il faudra choisir un logement dans une maison à double issue proposa « Anna ».

Je ne compris pas, d'abord, le sens de cette proposition.

— Il faudra les faire sortir inaperçus par l'une des portes fermées. Dès demain il faudra prendre l'empreinte de la serrure et fabriquer une fausse clé.

Elle connaissait un appartement de ce genre au premier étage d'une maison de la rue de Jérusalem.

— Et les locataires ?

— Ils sont des nôtres, tout à fait sûrs. Je m'en occuperai dès demain matin et, en même temps, j'amènerai un serrurier.

Elle était infatigable. A notre première entrevue, le lendemain, elle me dit que tout était déjà organisé et me proposa de vérifier moi-même si l'appartement répondait à nos exigences.

J'effectuai cette vérification. On ne pouvait désirer mieux. Ainsi, cette question des plus compliquée était résolue. « Anna » se réjouissait comme une enfant, me racontant en détail comment l'on pourrait faire sortir les « policiers » un par un, inaperçus.

— Vous comprenez, le concierge est à l'autre porte. Personne ne passe par celle-ci.

Elle sautait presque de joie.

— Bon, maintenant voyons ce qu'il nous faut encore... encore...

— Tout est organisé pour entrer dans la prison, mais voilà, la question n'est pas claire en ce qui concerne le chemin du retour...

Nous nous occupâmes de cette question et nous heurtâmes presque aussitôt à une nouvelle difficulté.

— Ils les livreront — nous appelions toujours les condamnés à la troisième personne — et les nôtres les

installeront dans la voiture cellulaire... Tout cela va bien. Mais le cocher, il est de la prison... Que faire avec lui? Il peut avoir des doutes lorsqu'il remarquera que les policiers lui indiquent un faux chemin, il peut arrêter les chevaux au premier coin de rue où il verra une patrouille et tout sera perdu. Les prisonniers et nos camarades périront ensemble.

Nous avons résolu d'avance de donner un revolver de plus à chaque « policier », pour remettre aux prisonniers libérés; mais la résistance de vingt hommes alors que toute la ville était envahie par les « volhyniens »¹ féroces et les cosaques était d'avance vouée à l'échec.

Je proposai d'endormir le cocher avec des cigarettes spécialement préparées à cet effet, car tout devait se passer sans esclandre.

— Et s'il ne fume pas?

— Menacer.

— Et s'il n'a pas peur, sachant qu'à chaque coin de rue il trouvera des défenseurs armés ?

Nous convoquâmes en conférence « Marcel », le futur « maréchal des logis ».

La question ne l'arrêta pas.

— Bagatelle. Vingt hommes arriveront d'une manière ou d'une autre à en maîtriser un.

Cette réponse ne nous satisfit pas.

— Dans ces affaires tous les détails doivent être prévus.

— Bien. Nous discuterons tout seuls de cette question. Vous pouvez être tranquilles et compter sur nous, nous trouverons quelque chose. Ce n'est pas si difficile. Une autre chose m'inquiète : Où les mènerons-nous?

— En dehors de la ville, répondîmes-nous d'une seule voix avec « Anna ».

1. Soldats du régiment de Volynie. (N.d.Tr.)

— En dehors de la ville, c'est juste, mais où exactement? La place doit être à l'abri des regards indiscrets... On ne peut pas laisser la voiture en plein champ; de plus, ce cocher malencontreux devra être laissé dans un coin retiré d'où il ne puisse sortir avant longtemps.

« Marcel » avait raison. Nous n'avions pas pensé à cela.

— Avez-vous quelque proposition à nous faire à ce sujet ? lui demandai-je.

— Non. J'y ai réfléchi beaucoup sans avoir rien pu trouver.

Une nouvelle et grosse difficulté nous tombait sur le dos. L'affaire allait-elle avorter à cause de cela.

— Il faut trouver une issue, proféra « Anna » dans le silence qui s'était établi.

Mais « il faut » ne voulait encore pas dire que nous la trouverions.

— Remettons cette question à demain, peut-être la nuit nous portera-t-elle conseil.

Il était impossible de résoudre la question séance tenante et ma proposition fut acceptée.

— Pour le moment, discutons des autres questions, proposa « Anna ». La voiture cellulaire arrive à destination...

— Nous fourrons le cocher dedans, interrompit « Marcel », et nous l'enfermons à clé. Avant qu'on lui ouvre la porte et qu'on le libère nous aurons tout de même gagné quelque temps.

— C'est juste. Mais les « policiers » devront redevenir des civils.

C'est simple. Sous chaque uniforme les « policiers » auront leurs effets civils.

— C'est vrai, mais que ferez-vous des armes ? Une nouvelle difficulté surgissait. Dans la rue, surtout pendant la nuit, les passants étaient souvent fouillés et

même plusieurs fois de suite. La découverte d'armes décidait du sort des gens.

Admettre qu'après l'enlèvement des prisonniers, nos camarades tombent entre les mains des gendarmes pour une vingtaine de revolvers était pour le moins absurde. La solution se présentait naturellement : Quelle que fût la valeur que pouvaient avoir les armes pour le Parti, il n'en faudrait pas moins les abandonner.

Mais cela équivalait à résoudre la question sans demander l'avis du propriétaire.

— Nous en avons déjà parlé, déclara « Marcel », mais tout le monde à l'unanimité a repoussé cette solution. Ils déclarent tous : « Nous n'abandonnerons pas les armes ».

De la part d'ouvriers privés d'armes depuis les journées de Janvier et qui les acquéraient parfois avec de grands risques et au prix de grands sacrifices, cette réponse était compréhensible. Mais il était non moins clair que payer de sa vie des armes que de toutes façons nous ne pourrions pas conserver, était chose inadmissible.

— Il faudra les convaincre.

— J'ai essayé. Aucun argument n'a prise sur eux... Je leur ai parlé de discipline, mais sans succès. Ils ne veulent rien entendre.

Nouvelle difficulté...

Combien de difficultés analogues avons-nous encore à résoudre.

— Bien, déclara « Anna ». Une seule personne risquera au lieu de vingt. Les camarades libérés devront être emmenés hors de la ville. Lorsque nous aurons établi l'endroit où nous les amènerons, un des ouvriers de ce rayon vivant hors de la ville, devra rejoindre nos camarades et prendre les vingt revolvers et, de là, nous nous en débarrasserons d'une manière quelconque. Continuons. Un logement sera affecté à chacun des cama-

rades libérés afin qu'il puisse reprendre un aspect présentable, se changer et se raser. Des cheminots devront les attendre dans ces logements et les diriger immédiatement, par les premiers trains, vers les frontières. Avant que les gendarmes aient le temps d'agir ils doivent être sinon à l'étranger, au moins loin de la ville. Les logements sont déjà choisis, les cheminots désignés, les costumes préparés. J'ai déjà acheté également des rasoirs.

— Et les « policiers » ?

Il faudra en cacher quelques-uns au moins pour un certain temps. Nous ne pouvons même pas nous imaginer quel bruit vont faire après cela les gendarmes. Il y aura des perquisitions et des arrestations en masse... Seuls ceux qui ne sont soupçonnés de rien pourront rester. Pour les autres il faudra également des logements et ils ne feraient même pas mal de partir.

Ce jour-là nous discutâmes encore pendant longtemps de tous ces détails.

VI

Pendant ce temps, les élections s'étaient terminées, et terminées comme il fallait s'y attendre par la victoire des national-démocrates.

Ce résultat n'était pas inattendu.

Les *ougodovtai* — pacifistes qui représentaient les intérêts des gros propriétaires fonciers et qui soutenaient dans chaque partie de la Pologne « leurs monarques », russe dans le royaume polonais d'alors, autrichien en Galicie, prussien en Prusse, qui, en qualité de « premiers nobles et seigneurs » soutenaient les intérêts des agrariens, — ne pouvaient trouver de soutien dans la Pologne industrielle. Leur échec fut en grande partie favorisé par le fait qu'ils manifestaient, d'une manière par trop cynique, leurs sentiments de fidélité en-

vers les Romanov et avaient participé, à Vilna, à l'inauguration d'un monument à Catherine II, impératrice de toutes les Russies, qui avait rivé à la Pologne les chaînes de l'oppression nationale.

Les représentants « radicaux » des intérêts de la petite bourgeoisie ne pouvaient également pas éviter l'échec. Là où la lutte se déroule classe contre classe — et dans la Pologne d'alors nous étions justement en présence de cette situation — la petite bourgeoisie peut se traîner à la remorque d'une classe ou l'autre, mais elle ne peut jouer de rôle indépendant, mener une autre classe quelconque et prendre l'hégémonie de la lutte. Effrayée par le « spectre rouge », la force inépuisable de lutte qui animait le prolétariat de la Pologne depuis le début de la révolution de 1905, elle se jeta vers la grande bourgeoisie et soutint de ses voix le parti qui représentait les intérêts du Capital, les national-démocrates. Dans toute la Pologne les vainqueurs furent les national-démocrates et à Varsovie fut élu Franz Novodvorski, le même qui avait acquis une grande célébrité par son intervention à la Douma dans la question de l'amnistie. En ce temps-là, dans toute la Pologne, les prisons regorgeaient tellement de détenus que, par endroits, ces derniers ne trouvaient pas la place de se coucher même par terre et pan Novodvorski fut obligé par suite de l'état d'esprit qui régnait alors en Russie d'intervenir au nom de la Pologne en exigeant l'amnistie et en arguant de ce qu'il avait rencontré un jour qu'il se rendait au Palais de Tauride, une voiture cellulaire dans laquelle se trouvaient des prisonniers pour délits politiques.

Il n'avait fait attention à cela que dans la capitale tsariste, mais il n'avait pas remarqué les horreurs des prisons polonaises.

Cette lacune n'était pas accidentelle.

En Pologne, où la formation des classes et la lutte de

classe elle-même apparaissaient avec beaucoup plus de relief qu'en Russie, l'amnistie en faveur des lutteurs pour l'affranchissement de la classe ouvrière ne répondait pas du tout aux intérêts de la bourgeoisie polonaise et si Novodvorski était intervenu sur cette question à la Douma, s'il avait parlé, non pas de ce que souffrait la Pologne, mais de ce qu'il avait accidentellement vu à Pétersbourg, il aurait ainsi souligné qu'il soutenait les revendications de ses collègues russes de la Douma et rien de plus.

En Russie, la revendication de l'amnistie était posée par les cadets sinon avec décision, du moins d'une manière démonstrative dans le but de gagner la confiance des masses; quant à la Pologne, ces revendications ne faisaient que l'effleurer.

Mais la classe ouvrière ici et là appréciait de la même façon l'amnistie tsariste et savait ce qu'elle valait. Elle savait que « ni Dieu, ni tsar, ni héros » ne pouvaient rien lui donner et elle se préparait à s'arracher du servage capitaliste « de ses propres mains ».

Mais l'heure de la « lutte finale » n'avait pas encore sonné. L'ennemi continuait à martyriser la classe ouvrière et l'on entendait dans les prisons les gémissements des révolutionnaires torturés par leurs bourreaux.

Pendant la durée des élections, la police occupée à les surveiller et à « prévenir et punir les crimes » avait ralenti son activité générale. Le général-gouverneur Skalon lui-même, était en ce temps-là tellement occupé à surveiller la direction des élections dans un sens donné, qu'il n'avait pas le temps de lire les dossiers et de confirmer les jugements. Du reste il ne se hâtait point sachant de toute façon que ses victimes ne lui échapperaient pas.

Cette circonstance nous servait, mais elle portait aussi en elle une menace. La police déchargée du

poids de son travail spécial pour la période des élections s'était jetée avec une énergie nouvelle sur la classe ouvrière et pouvait, à chaque instant, arrêter un des camarades désignés pour participer à l'enlèvement. Il fallait faire vite et, avant tout, résoudre la question de l'endroit où nous dirigerions la voiture cellulaire contenant les prisonniers. Pour le moment, c'était la question la plus difficile. Il était clair qu'il faudrait faire quitter la ville aux prisonniers. De bon matin, « Anna » et moi allâmes faire une tournée de reconnaissance à la campagne. La journée était claire. Pas un nuage au ciel. La promenade matinale d'un couple amoureux en dehors de la ville ne pouvait provoquer la méfiance de personne. La ville s'éveillait seulement. En route, nous rencontrions des ouvriers qui rejoignaient la fabrique ou l'usine et des chariots de paysans se dirigeant chargés de produits vers le centre de la ville. A mesure que nous approchions des faubourgs, les maisons devenaient plus rares. Vinrent ensuite des jardins potagers, des rangées de pommes de terre, de choux, de carottes, de betteraves... Un peu plus loin nous vîmes une haute palissade en bois... Nous n'y aurions sans doute pas fait attention si au même moment une porte ne s'était ouverte et si un chariot chargé de concombres n'en était sorti. L'homme qui conduisait arrêta son cheval, descendit, revint sur ses pas et ensuite il ressortit de nouveau par une petite porte de côté et ferma soigneusement cette porte au cadenas.

Nerveusement, presque avec un spasme, « Anna » me saisit la main...

— Là, là, regardez.

— Oui, c'était ce qu'il nous fallait.

L'homme s'assit sur son chariot, fit claquer son fouet et le chariot roula vers la ville, tandis que nous approchions lentement de la palissade.

— Et tout près, prononça « Anna » dans un murmure, comme si quelqu'un pouvait l'entendre, mais fortement troublée. Elle ne parlait pas, elle jetait ses paroles.

— Et au début la même direction que vers la citadelle...

La palissade était haute, compacte, sans aucune fissure.. Nous l'examinâmes de tous côtés, mais cet examen ne nous satisfit pas.

— Si, au moins, l'on pouvait pénétrer à l'intérieur, s'agitait « Anna ». La porte ferme du dedans... Il y a sans doute une barre que l'on peut déplacer, mais comment entrer? Mais c'est une forteresse, continua-t-elle, en s'indignant.

Je ne l'écoutais presque pas... Un arbre touchait à la palissade et ses branches se penchaient au-dessus d'elle vers le potager. Je le montrai à « Anna ». L'accès à la forteresse était découvert.

— Mais il peut y avoir un chien de garde. Il va aboyer et alors...

Mais cela ne pouvait constituer un obstacle.

— Qui des nôtres demeure dans les environs? Attendez... attendez... Mais oui, « Stephan ». Oui, oui, allons chez lui.

Par bonheur nous le trouvâmes à la maison.

Notre apparition à une heure aussi indue l'inquiéta.

— Qu'arrive-t-il ?

— Rien. Nous sommes en affaire.

Il nous regarda avec curiosité.

— Ici, non loin de vous, il y a un potager ou un jardin fruitier, bordé de tous côtés par une haute palissade. Nous devons absolument vérifier s'il y a un cadenas sur le loquet à l'intérieur ou s'il se ferme simplement.

Il nous regardait sans comprendre. Jusqu'ici il n'avait jamais entendu parler de mission pareille.

— Pourquoi avez-vous besoin de savoir cela ?

— Vous le saurez après... Il y a un arbre sur lequel l'on peut grimper, expliqua « Anna », mais il faut faire vite.

— Pouvez-vous le faire ?

— Naturellement, mais je ne comprends rien.

— Il n'y a pas besoin de comprendre, interrompit « Anna » en riant. Vous pouvez avoir confiance. C'est très important.

Nous reçûmes le renseignement dont nous avions besoin plus tôt que nous ne l'attendions.

— Je vais vous dire cela instantanément.

Il sortit dans une autre chambre. Sa voix de basse parvint jusqu'à nous : « Yanek » et trois minutes après il revint vers nous.

— Il n'y a aucun cadenas sur le loquet.

Y a-t-il un chien de garde ?

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que cela vous intéresse aussi ? Vous vous préparez à marauder des framboises ? demanda-t-il en souriant.

De nouveau « Yanek » fut appelé.

— Qu'est-ce que c'est que ce « Yanek » qui sait tout ? plaisanta « Anna ».

— Il n'y a pas de chien, rapporta « Stephan ».

— D'où savez-vous tout cela ?

— Mon fils est toujours fourré là-bas. Un de ces jours il va se casser la tête. Il cherche des framboises et des groseilles.

Nous en vîmes au fait et lui proposâmes d'étudier minutieusement les lieux.

— Pourquoi faire ?

— Voilà pourquoi, et nous le mîmes au courant de tout notre plan.

— Vous devrez être dans le potager lorsque les nôtres arriveront, vous ouvrirez aussitôt la porte, que vous refermerez dès que la voiture cellulaire sera dans

le potager. Nous les enlèverons de nuit. Nous jetterons les revolvers par dessus la palissade, près de l'arbre. Quant à vous, ayant libéré les nôtres et fermé la porte, vous passerez par-dessus la palissade et vous porterez les armes chez vous.

— Mais comment ferez-vous pour sortir du potager? ajouta « Anna ».

— Oh! là où « Yanek » passe, je passerai aussi.

— Y a-t-il des cosaques et des soldats dans votre localité ?

— Chez nous, dans les localités ouvrières, il n'y viennent pas volontiers. Il n'y en a pas beaucoup.

— Bon, ça va. Le jour même nous transporterons les armes autre part.

Malgré toutes ses capacités de conspiration, « Anna » était tellement émue, qu'elle voulut embrasser « Yanek » qui nous avait informés d'une manière si inattendue sur tout ce dont nous avions besoin et qui nous avait sortis d'un grave embarras. Mais je m'opposai à cela... Il ne fallait pas... Le petit ne devait rien savoir de notre visite.

— Nous vous préviendrons à l'avance lorsque vous devrez veiller dans le potager.

Ayant fait nos adieux à « Stephan » nous rentrâmes en ville.

— Il me semble que tout est prêt, dit « Anna » pour conclure.

— Je le crois aussi. Il va falloir faire notre rapport au Comité central.

VII

Notre apparition à la séance du Comité central provoqua un certain étonnement. Depuis que le C.C. avait fait montre de tant de scepticisme envers le projet de « Vit », nous n'assistions plus aux séances. Aujourd'hui

d'hui, tous étaient certains que nous étions venus faire, en quelque sorte amende honorable, reconnaître que nous nous étions laissés entraîner par un plan fantaisiste.

— Eh bien! quoi? interrogèrent ironiquement certains membres du C.C.

Nous ne nous hâtions pas de répondre et attendions avec patience que tout le monde fût réuni.

— Vous allez voir.

Lorsque tout le monde fut installé, je commençai mon rapport en exigeant une chose qui fixa aussitôt l'attention de tous.

— Il faut que le C.C. compose à l'avance le texte d'un appel aux ouvriers annonçant la libération des dix condamnés à mort. Je propose de donner à notre appel le titre : *Notre amnistie*.

— N'exagérez-vous pas? interrogea « Jan » avec une nuance de doute dans la voix. Mais cette question ne contenait déjà plus l'assurance primitive que le plan n'était qu'une fantaisie.

— Je ne crois pas.. Vérifiez... C'est pour cela que nous sommes venus — et je fis un compte rendu détaillé, point par point, de nos préparatifs.

Les ex-sceptiques changèrent d'attitude envers cette affaire, convaincus qu'elle était non fantaisiste, mais tout à fait réelle.

L'on posait maintenant des questions sérieuses. « Jan » découvrit immédiatement le point faible.

— Et le cocher, le cocher, qu'allez-vous en faire?

Nous indiquâmes le sens de notre conversation avec « Marcel ».

La réponse les satisfît aussi peu que nous-mêmes.

— Il faut le convoquer. C'est là le point le plus faible.

L'examen de la question fut remis jusqu'à l'arrivée de « Marcel », qu'« Anna » alla chercher.

Lorsqu'il arriva, il s'irrita, selon son habitude, de ce qu'on l'arrachait à son travail pour des « futilités » semblables.

— Le diable m'emporte. Vous nous faites confiance pour accomplir une affaire aussi risquée et aussi sérieuse, mais rendre inoffensif un cocher de prison de rien du tout est pour vous une histoire tellement sérieuse, que tout le C.C. doit s'en occuper. Je vous ai déjà dit que nous prenions la responsabilité de cela.

Ayant remarqué que cette réponse ne nous satisfaisait point, il ajouta encore plus irrité :

— Eh bien ! que puis-je vous dire. Sur le siège, des deux côtés du cocher s'assièront deux des nôtres. Le cocher sera au milieu. De cette manière il y aura un contrôle complet et permanent de tous ses gestes. Et après, nous verrons. Nous trouverons bien une ruelle solitaire où nous pourrons faire avec lui tout ce qui sera nécessaire.

Il en était tellement sûr, que son assurance tranquille se transmet aux autres.

— Bon, ça va, déclara pour finir « Jan ». Que faut-il encore ?

— Voilà, il faudra que « Boleslav » dise, au nom du C.C., quelques chaudes paroles aux nôtres avant que nous partions pour la prison, et les tranquillise au sujet de leurs familles en cas d'insuccès de l'entreprise. C'est particulièrement important pour « Youra ». Il est sentimental et ces quelques mots sur l'« exploit » qu'ils accompliront auront une très grande influence sur lui.

« Marcel » avait raison, mais, en ce moment, bien que nous n'ayons encore terminé que les préparatifs, tous se sentaient si vaillants que je lui dis sur un ton sérieux :

— Je m'adresserai également à vous.

— Et moi je vous enverrai au diable.

Et la question fut éludée.

Il restait à déterminer la date de la réalisation de l'entreprise.

— Après-demain aura lieu l'ouverture de la Douma. Ce serait épatant si nous pouvions effectuer l'enlèvement ce jour-là, déclara « Anna » avec entraînement.

Nous consacraâmes toute cette journée à la vérification minutieuse de tous les détails.

Tout était prêt. Le soir nous assistâmes à la répétition générale. Le « capitaine », le « sous-officier », les « policiers » tous en uniforme se contemplaient non sans se plaisanter mutuellement.

— Il n'y a que les gueules qui ne sont pas réussies, railla l'officier-instructeur.

En effet, les « gueules » convenaient mal à leur rôle. Quelqu'un proposa de se grimer, mais cela sembla inutile à tous les autres.

— Ça ira comme ça. Ça ne fait rien. Ils ne vont sûrement pas vérifier les « gueules ». Ils auront autre chose à faire.

— Sûrement, « remuez-vous », prononça pour cette fois régulièrement « Youra » : Cela les fera courir un peu. Ils n'auront pas le temps de nous dévisager.

— Eh bien ! camarades, interrompit « Anna » d'un ton solennel, nous pensons demain soir... Elle ne put terminer.

— Le plus tôt sera le mieux. Chez nous tout est prêt.

— Ça va pour demain, déclara « Marcel ».

Et immédiatement le silence se fit... C'est ainsi que sur le front, avant le combat décisif, les soldats font silence un moment.

Je profitai de cet instant.

Camarades, déclarai-je, nous sommes tous certains du succès, mais, en vous saluant au nom du C.C. et en vous transmettant nos vœux de succès, je suis chargé en même temps par le C.C. de vous déclarer que, quelle que soit l'issue de l'affaire, le Parti prendra soin de vos

familles. Personnellement, ayant contrôlé tout le temps tous les préparatifs, je déclare, sans aucune hésitation, que le succès ne fait aucun doute et que si le C.C. m'a chargé de vous informer de la décision prise par lui, c'est exclusivement parce que certains d'entre vous, estimant que leur participation à cette affaire constitue leur devoir de militants, sont cependant inquiets de savoir ce que deviendront leurs familles s'ils périssent. Que cette question ne les inquiète pas. Ils accomplissent leur devoir envers le Parti et le Parti accomplira son devoir envers eux.

L'on m'entoura et l'on me serra les mains.

A cette scène, « Anna » eut les larmes aux yeux.

L'officier-instructeur, visiblement troublé, ne prononça pas une parole et serra en silence les mains de tous.

Quant aux 11 hommes qui devaient confier le lendemain leur vie au hasard des événements, ils répétaient avec une chaleur extraordinaire :

— Nous réussirons... Nous les libérerons... Quel bonheur ce sera.

VIII

Le jour fatal arriva. Lourd, pesant, infiniment long. Tout était vérifié des dizaines de fois, tout était prêt et rien ne pouvait remplir le temps jusqu'à la tombée de la nuit. A 7 heures du soir nous nous réunîmes tous dans l'appartement de la rue de Jérusalem. Tout le monde était là, déjà en uniforme.

L'instructeur vint également afin de vérifier encore une fois si tout était en ordre.

Malgré nos efforts la conversation ne s'amorçait pas et le temps se traînait lamentablement.

Huit heures sonnèrent. Huit heures seulement ! Encore deux heures à attendre !

A 10 heures, je me levai.

— Eh bien ! préparez-vous. Je vais téléphoner. Dans une demi-heure au plus tard je serai de retour et vous partirez.

« Anna » m'accompagna jusqu'à la porte qu'elle ferma derrière moi.

Je me dirigeai vers le logement convenu et, décrochant le récepteur, je demandai le directeur de la prison :

— Qui est au téléphone ?

— Le directeur de la prison.

— Je suis le préfet de police.

— J'écoute Votre Excellence.

— Dans une heure, au plus tard, le capitaine de gendarmerie von Boudberg se présentera à vous avec mes ordres. A ce moment devront être prêts pour être transférés au pavillon de la citadelle de Varsovie les détenus... inscrivez exactement les noms.

— Oui, Votre Excellence.

J'énumérerai les noms des dix condamnés à mort.

— Vous avez inscrit ?

— Oui, Votre Excellence.

— Lisez !

Le directeur lut les noms.

— Bien ! agissez sans délai. Tout doit être prêt à son arrivée. Préparez la voiture cellulaire. Il n'y a pas besoin d'escorte. Il amènera la sienne. Avez-vous tout retenu ?

— Oui, Votre Excellence !

— Je vous préviens pour qu'il n'y ait aucun retard.

— Oui, Votre Excellence. Tout sera exécuté.

Le premier pas était fait.

Je revins en courant à la rue de Jérusalem.

Serrements de mains muets, mais plus éloquents que n'importe quelles paroles.

« Anna » s'arrêta à la porte et les laissa passer, un

par un, dans la rue. J'avais éteint la lumière dans la chambre et m'étais collé à la vitre en observant comment ils rejoignaient le milieu de la rue.

Ils l'atteignirent sans encombre, se rangèrent ; le capitaine donna un ordre et, comme de vrais soldats, ils s'ébranlèrent, marquant le pas.

« Anna » revint dans la chambre. Elle était émue.

— Nous avons oublié le principal... Ce n'est que maintenant que l'idée m'en est venue.

— Quoi donc ?

— Comment vont-ils s'appeler l'un l'autre ? Comment le capitaine ou le sous-officier va-t-il les appeler lorsqu'il s'adressera à eux ?

— Calmez-vous. L'instructeur a prévu cela. Chacun a son nom.

Elle respira, mais l'émotion lui coupait les jambes et, presque à bout de forces, elle s'affaissa sur une chaise.

Mais non pour longtemps. Quelques minutes après elle se leva, appela la maîtresse de maison et donna tranquillement ses ordres.

— Vérifiez s'ils n'ont rien laissé et mettez immédiatement tout en ordre... Il ne doit pas rester la plus petite trace...

— Calmez-vous. Nous mettrons tout en ordre.

— Nous partons.

— « Anna » ! La maîtresse de maison hésitait.

— Quoi ? Au fait, je sais... Vous voulez savoir après comment tout s'est passé ?

— Oui.

— Je vous le dirai demain.

Nous la quittâmes et rejoignîmes l'appartement où toutes les informations devaient être centralisées. Nous devions veiller toute la nuit.

IX

Notre détachement atteignit la prison. Il y était déjà attendu et, dès que « von Boudberg » transmit son paquet au portier, le sous-officier qui attendait à la porte cria :

— Ouvrez !

La porte s'ouvrit. « Von Boudberg » monta l'escalier à pas rapides et se dirigea vers le greffe de la prison ; le détachement s'arrêta devant la prison... La voiture cellulaire était déjà là.

Au seuil de la porte, « von Boudberg » cria au surveillant-chef :

— Appelle le directeur et vite.

— Il attend déjà dans le greffe, Votre Hautesse.

Le directeur de la prison se leva à la rencontre du capitaine.

— Tout est-il prêt ?

— Oui, mon capitaine. — Fais sortir les détenus, cria-t-il au « sous-officier ».

Le directeur de la prison ne regarda presque pas le paquet qui lui avait été remis par « von Boudberg ». Il décacheta l'enveloppe et dit tout en mettant la lettre dans le dossier :

— Son Excellence a déjà téléphoné.

— Je sais, répondit sèchement le « capitaine ».

L'une des directives que nous lui avions données était de ne pas entamer de conversation et de traiter tous les fonctionnaires de la prison de haut en bas.

Le « sous-officier » entra en courant dans le greffe...

— Remuez-vous ! cria « von Boudberg ».

Le « sous-officier » disparut.

— Ils sortent déjà, dit le chef de la prison.

— Leurs documents sont-ils prêts ?

— Oui, mon capitaine.

— Donnez. Ayant pris le papier, il sortit dans le corridor. Les prisonniers sortaient.

— Un, deux, trois... Le « capitaine » vérifiait soigneusement les détenus.

— Faut-il les faire passer au greffe ?

— Non ! Emmenez-les directement dans la cour.

Il rentra pour un instant dans la salle du greffe. Le directeur de la prison avait signé le papier par lequel il remettait les prisonniers au « capitaine ». Celui-ci apposa sa signature, certifiant qu'il les avait reçus, sous la signature du directeur de la prison.

Pendant ces quelques secondes, l'« escorte » des prisonniers s'était rangée dans la cour en formant un corridor allant du seuil de la prison à la voiture cellulaire. Ils firent sortir les détenus un par un, avec des intervalles, afin d'avoir le temps de les installer dans la voiture.

Les prisonniers savaient qu'on les menait à la potence, mais, s'étaient-ils familiarisés avec la pensée de leur exécution, ou étaient-ils arrivés à un état tel qu'ils préféreraient la mort à cette attente de chaque jour, de chaque minute, d'une fin inévitable, toujours est-il que, ayant jeté un coup d'œil hostile aux « policiers », ils s'installèrent tranquillement dans la voiture.

Un seul, Juditski, un gars énergique et combatif, arrivé au seuil de la porte se mit à regarder de tous côtés comme s'il cherchait un endroit par où il aurait pu s'échapper.

Mais le « sous-officier » fut à la hauteur de la situation.

— Attends un peu, je m'en vais te faire voir...

Et, saisissant Juditski par l'épaule il le poussa brutalement dans la voiture.

Le « capitaine » et le directeur de la prison se montrèrent sur le seuil, observant de loin l'installation des détenus.

— Mauvais ? interrogea le « capitaine ».

— Il y en a qui sont furieux...

— Ivanov !

Le « sous-officier » se mit au garde-à-vous.

— Cinq hommes à l'intérieur, deux sur le siège, deux hommes et toi par derrière.

— Oui, Votre Hautesse.

Les policiers s'installèrent selon l'ordre reçu ; le « sous-officier » attendait les ordres ultérieurs.

— Je vais en avant. Je vous attendrai aux portes de la citadelle.

— Bien, mon capitaine !

— Bouge !

La porte s'ouvrit et la voiture s'ébranla lentement sur le pavé.

Le « capitaine » honora le directeur d'une poignée de main et s'éloigna.

Il était une heure et demie du matin lorsqu'il arriva au logement où nous attendions des nouvelles.

Prévenu de ce que nous allions recevoir des visites, le portier qui était des nôtres, un militant du Parti, ouvrit immédiatement la porte. « Your » entra en courant...

— Ça y est, nous jeta-t-il avec joie.

Nous l'embrassâmes tous avec enthousiasme.

Il enleva son uniforme et cinq minutes après il sortit.

Le matin du même jour un de nos officiers devait venir chercher son uniforme et, surtout, ses armes.

— Ça n'y est pas encore tout à fait, soupira « Anna », qu'est-ce qu'il y a plus loin ?

X

Les condamnés, les dents serrés, étaient assis dans la voiture cellulaire.

Silencieux, se contenant avec peine, étaient également assis les « policiers ».

Et subitement tout changea !

La voiture suivait la chaussée. Le fracas des roues étouffait tout autre bruit.

Le « chauve » arrachant sa casquette de sa tête s'écria joyeusement :

— Camarades, vous me reconnaissez... Je suis le chauve. Regardez. Nous vous avons enlevés ! Vous êtes libres !

Les libérés regardaient étonnés, n'en croyant pas leurs oreilles, ne sachant pas s'ils étaient éveillés ou s'ils rêvaient.

— C'est vrai, c'est vrai, confirmaient les autres « policiers ».

Il se passa alors dans la voiture une scène indescriptible...

Tout le monde s'embrassait, se serrait les mains, ayant oublié pour un instant que l'affaire n'était pas terminée et que des obstacles infranchissables pouvaient encore se dresser sur le chemin de la liberté définitive.

Un des « policiers » interrompit cette jubilation.

— Camarades, nous avons oublié les revolvers.

Une seconde après les libérés étaient armés de brow-nings.

— En tout cas, expliquait le « chauve », nous sommes vingt... S'il le faut nous saurons nous frayer un passage. Mais nous n'aurons pas besoin d'avoir recours à cela, ajouta-t-il, tranquillisant tout le monde.

Subitement, la voiture s'arrêta.

— Qu'est-ce qu'il y a ? se demandèrent tous les camarades en saisissant leurs revolvers.

— Qu'y a-t-il ? interrogea le « chauve » par la lucarne.

— Silence, lui cria « Marcel » de l'autre côté de la porte.

Il n'avait que faire du « chauve ». C'était lui qui avait arrêté la voiture en criant :

— Halte ! Regarde la roue !

Le cocher descendit du siège et s'approcha de la roue au-dessus de laquelle s'étaient penchés deux « policiers ». Il se pencha également mais, à ce moment, sa gorge fut étreinte comme par une paire de tenailles... Avant d'avoir pu proférer un mot il était bâillonné, soulevé et jeté à l'intérieur de la voiture.

— Fouette ! A toute allure.

Ce n'est qu'à ce moment que les occupants se rendirent compte de ce qui avait provoqué l'arrêt. Ils comprirent immédiatement leur rôle.

— Ne bouge pas où tu es mort, crièrent-ils au cocher effrayé, couché au fond de la voiture.

Cependant, la voiture s'éloignait de plus en plus de la ville, vers les jardins potagers. Quelques minutes après, la porte du potager s'ouvrit, la voiture s'enfonça dans la terre fraîchement retournée et la porte se referma de nouveau.

Là, les « policiers » redevinrent de nouveau des civils.

Sautant, l'un après l'autre de la voiture, ils enlevaient leurs uniformes et les jetaient à terre, n'importe où. « Stephan » prenaient leurs revolvers et les mettait dans un sac.

— Attendez. Il y a un paletot d'été et une casquette pour chacun de vous. Dans la poche du paletot se trouve l'adresse du logement où chacun devra se présenter.

« Anna » s'était elle seule acquittée de cela.

— Enfermez le cocher dans la voiture, ordonna « Marcel ».

— Ça y est.

— Sortez de la cour un par un... Chacun ira à l'adresse indiquée.

Et en quelques minutes, le potager plein de gens se vida. Restèrent « Stephan » et « Marcel ».

— Eh bien ! « Marcel », partez vous aussi, je vais fermer la porte.

— Fermez ! je sauterai par dessus la palissade.

— Pourquoi ?

— Lorsque vous serez de l'autre côté je vous passerai le sac avec les revolvers, ce sera plus sûr, au cas où il y aurait quelqu'un de l'autre côté.

Ayant fermé le vantail, « Stephan » grimpa sur la palissade et se mit à cheval.

— Personne. Amène.

Ils s'en allèrent.

« Marcel » vint nous faire son rapport.

Cette fois-ci il était touché lui-même. Nous nous élançâmes vers lui avec joie. En d'autres circonstances il nous aurait « repoussés », mais cette fois, fortement ému, il nous embrassa tendrement.

Il était 4 heures du matin. Il faisait déjà clair. Pendant le thé préparé par « Anna », « Marcel » nous raconta comment toute l'affaire s'était passée.

Soudain, quelqu'un frappa de la manière convenue à la porte de notre logement.

— Qui cela peut-il être ? Nous nous regardions perplexes. A part « Youra » et « Marcel » personne ne devait venir nous rejoindre.

« Bartel », un des « policiers » entra. Il était pâle comme un linge.

— Qu'y a-t-il ?

— J'ai laissé l'adresse dans ma capote. Je me dépêchais.

Immédiatement toute notre joie s'envola.

— Vous avez oublié le nom ?

— Le nom je me le rappelle, Pavlovski, mais l'adresse...

« Anna » connaissait l'adresse.

— Voici, décida-t-elle aussitôt, allez chez les Pavlovski avec « Marcel » et emmenez-les immédiatement dans un autre rayon. Si nous avons le temps, dans deux ou trois heures, avant nous ne pourrons pas, nous déménagerons leurs affaires, mais si nous n'en avons pas le temps, il vaut mieux qu'elles soient perdues pourvu qu'on sauve les Pavlovski. Allez, il faut faire vite.

Ils partirent.

Nous n'étions pas inquiets pour les Pavlovski. Avant qu'on trouve, qu'on déchiffre l'adresse et qu'on vienne perquisitionner il se passerait plusieurs heures et les Pavlovski seraient déjà en lieu sûr.

Malgré cela, la sensation de joie que nous avions éprouvée lors de l'apparition de « Marcel » s'était évanouie.

A 7 heures du matin, dans un autre logement, nous devions être informés de la manière dont les libérés avaient été expédiés vers la frontière et « Stephan » devait nous dire si la police avait déjà donné l'alarme.

Nous devions rester dans notre appartement sans but, sans travail, jusqu'à 6 heures. Cela surtout nous pesait.

— De toute façon, nous avons effectué un grand travail. Que va dire « Jan » maintenant, dis-je pour distraire « Anna » qui, une fois l'affaire faite, ressentait une lassitude extrême.

Elle se coucha, mais elle vérifiait presque chaque minute à la montre, s'il n'était pas encore temps de partir.

A six heures nous rejoignîmes l'autre logement.

Comme nous l'apprîmes plus tard, juste à ce moment

le propriétaire du potager arriva dans son chariot, arrêta son cheval, ouvrit la porte et, comme piqué par une bête, sauta en arrière en s'écriant d'une voix aiguë.

— Au secours !

La foule s'amassa. On appela un agent et tous se jetèrent dans le potager.

« Stephan » était parmi la foule.

— Ne touchez à rien, ne touchez à rien, criait l'agent effrayé en sifflant à corps perdu. D'autres agents accoururent.

L'officier de paix accourut également.

— En voilà une affaire ! s'écria-t-il.

Il ordonna aux agents de faire évacuer le potager, plaça des agents devant la porte et s'en alla lui-même téléphoner au commissaire de police qui arriva une demi-heure après.

— Ils n'ont pas trouvé d'autre place. Sales socialistes. Juste dans mon quartier.

Il embrassa tout le potager de l'œil expérimenté du détective. Ayant remarqué les uniformes de policiers dispersés dans tout le potager il devina :

— Ils les ont tués et enterrés sur place, les salauds ! Il va falloir les exhumer.

Il s'approcha de la voiture.

— Fermée ! Les agents assassinés doivent être là-dedans.

— Ne touchez à rien jusqu'à l'arrivée du juge d'instruction, ordonna-t-il à l'officier de paix et, remontant dans son cabriolet il alla téléphoner du poste au préfet de police.

Ces nouvelles nous furent apportées par « Stephan » qui repartit immédiatement. Pendant ce temps les camarades libérés filaient vers la frontière.

Vers 9 heures seulement les gendarmes arrivèrent sur les lieux. Ayant minutieusement inspecté tout le jardin, le colonel de gendarmerie qui dirigeait l'enquête s'ap-

procha de la voiture cellulaire. Il tira la poignée de la portière, mais celle-ci résista.

— Un serrurier !

On amena un serrurier. La porte fut ouverte.. et l'on sortit le cocher à demi-mort, les mains attachées derrière le dos. Sans le détacher, on lui ôta son bâillon.

Il tenait à peine sur ses jambes.

— Qui es-tu ?

— Le cocher.

— Qui ?

— Le cocher de la prison.

— Qui est-ce qui t'a arrangé comme cela ?

— Les policiers.

— Tu étais de mèche avec eux ?

— Avec qui ?

— Bon, nous verrons plus tard.

Expédiez-le sous escorte à l'Okhrana.

Le colonel de gendarmerie ne réussit à établir qu'une chose : c'est que la voiture venait de la prison et que, par conséquent, ce n'était qu'à la prison que l'on pouvait remonter jusqu'aux sources de cette affaire et en trouver le fil conducteur.

Il alla faire son rapport au préfet de police Mayer.

Cette fois il n'eut pas à attendre pour être reçu par lui.

D'ordinaire, le cocher qui emmenait les détenus, revenait immédiatement à la prison. Cette fois-ci il n'était pas revenu et l'on s'en inquiétait à la prison. A mesure que le temps passait, l'inquiétude se transformait en panique et le directeur de la prison se décidant à troubler le repos de Mayer avait téléphoné au petit matin au fonctionnaire de service à la préfecture.

Cela coïncidait précisément avec l'heure du rapport de l'officier de paix.

Le préfet de police n'attendait que le rapport du colonel de gendarmerie.

Il était furibond.

Je vais aller moi-même à la prison avec vous. Et non seulement il s'y rendit lui-même, mais il interrogea lui-même le directeur.

— Qui est-ce qui vous a donné l'ordre d'expédier les détenus ? hurla-t-il au directeur.

— Je les ai expédié par ordre de Votre Excellence !

— Par mon ordre ?

— Oui, Votre Excellence m'a téléphoné...

— Vous êtes fou.

— Voilà le papier.

Le préfet de police dévora le papier.

— C'est bien ma signature, mais ce n'est pas moi qui ai signé.

Le directeur fut arrêté également. Il raconta comment on lui avait téléphoné et comment « von Boudberg » était venu. Le cocher raconta comment on l'avait ligoté.

— Voilà jusqu'où va leur audace, s'indignait le préfet de police.

Trois heures après, notre proclamation était affichée dans toute la ville de Varsovie avec un titre en grosses lettres :

NOTRE AMNISTIE

Dans cette proclamation il était dit que nous n'attendions d'amnistie de personne, mais que nous la prenions nous-mêmes et nous énumérions les noms de ceux que nous avions « amnistiés ».

Furieux, les gendarmes se jetèrent de tous côtés ; ils perquisitionnèrent et arrêlèrent à tort et à travers, mais les évadés étaient déjà hors d'atteinte. Des camarades qui avaient participé à l'enlèvement, aucun ne fut inquiété.



Collection Mémoires Révolutionnaires

Cette forme anecdotique de l'histoire la plus populaire, la plus goûtée du grand public, est d'une grande importance politique et révolutionnaire. Rien de plus enthousiaste de plus entraînant que le récit vraiment immortel des journées décisives de la Révolution d'Octobre. Y a-t-il d'aventure quelque chose de plus évocateur, de plus éloquent, que le récit des épisodes de la Révolte de la Mer Noire, écrit par les glorieux mutins eux-mêmes et que rassemble et complète A. Marty.

La vie si mouvementée, si impétueuse des grands militants révolutionnaires se prête admirablement à ce genre d'ouvrage qui dépasse singulièrement en intérêt, en « sensation », les romans d'aventures les plus émouvants. Le plus souvent dans l'illégalité, quand ils ne sont pas en prison ou déportés, leur action quotidienne fourmille d'incidents dramatiques, Misère, souffrances, provocation sont leur lot habituel. Mais leur vaillance, leur optimisme sont tels qu'ils conquièrent la sympathie complète de leurs lecteurs et forcent à l'admiration même leurs adversaires politiques.

Sans compter que, sous leurs apparences familières, ces ouvrages sont des contributions importantes à un double titre : les militants y puisent des renseignements précieux sur l'organisation légale et illégale, la lutte contre l'infiltration policière, la vie du prisonnier révolutionnaire ; les historiens y puisent les souvenirs originaux sur des événements non seulement vécus, mais le plus souvent animés par les auteurs des « Mémoires révolutionnaires »

Dix jours qui ébranlèrent le monde, par J. Reed..... 12 »

La révolte de la mer Noire, par André Marty (2^e édition entièrement remaniée) en réimpression.

Souvenirs d'un bolchévik, par O. Piatnitski..... 12 »

Souvenirs d'un perruquier, par G. Germanetto..... 12 »

Mémoires, par W. Haywood (en prép.)

Petite bibliothèque

LENINE

Lénine a forgé sa théorie au cours d'une lutte idéologique incessante qui est disséminée dans d'innombrables travaux, articles, discours, brochures, écrits ou prononcés entre 1890 et 1923. Sans doute il existe bien une Collection des Œuvres complètes de Lénine et son édition française se poursuit bien régulièrement, mais c'est à un rythme trop lent, sous un format et à un prix trop peu accessibles aux travailleurs.

Et cependant les conceptions de Lénine sur les problèmes fondamentaux de l'économie, de la politique et de l'action révolutionnaires ont beau être dispersées dans trente épais volumes, soit plus de vingt mille pages, elles n'en constituent pas moins *un ensemble coordonné, un bloc* d'une solidité et d'une clarté parfaites. Aussi rien de plus facile que de *les rassembler, les grouper par sujet traité* et d'en faire autant de brochures faciles à lire, à méditer, à utiliser en toute occasion.

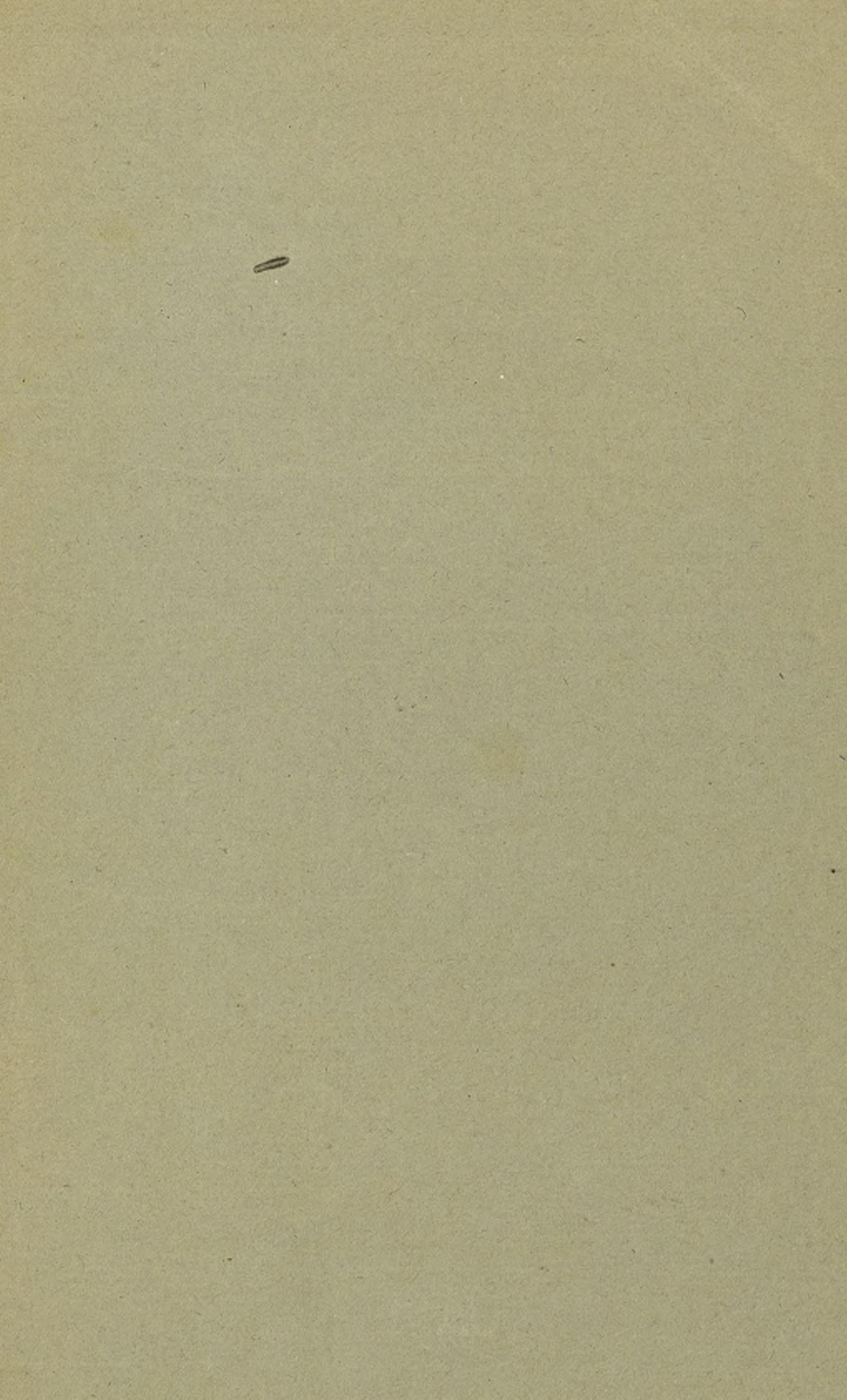
C'est cette tâche inestimable qui est réalisée dans la Collection « Petite Bibliothèque Lénine », en mettant à la portée de tous la stratégie et la tactique léninistes, armes indispensables aussi bien dans les combats quotidiens des travailleurs que dans la lutte finale révolutionnaire.

C'est sur tous les points essentiels de la doctrine et de la pratique léninistes que, par des extraits courts, mais substantiels, et judicieusement rassemblés, Lénine lui-même apporte sa réponse toujours claire, toujours décisive.

- | | |
|---|------------------|
| 1. La Commune de Paris | 2 » |
| 2. La révolution russe de 1905 | 2 » |
| 3. Karl Marx et sa doctrine | 2 » |
| La Religion, la question nationale, Lettres de loin, Matérialisme historique, etc., etc. | (En préparation) |

BUREAU D'EDITIONS

132, Fg. St-Denis, Paris-10^e = Chèque postal 943-47



BUREAU D'ÉDITIONS

132, Faub. St-Denis - PARIS-X°

Chèque postal 943-47

« Episodes et vies révolutionnaires »

Collection autorisée par la Société des Vieux bolchéviks de Moscou

- | | | |
|--|---|----|
| 1. La Grève, par A. Nikiforov | 1 | 50 |
| 2. Ivan Babouchkine, par C. Bobrovskaja | 1 | 50 |
| 3. Entre deux révolutions, par Illine-Genevski .. | 3 | » |
| 4. Le Soviet des chômeurs, par N. Malychev .. | 1 | 50 |
| 5. Une imprimerie clandestine, par S. Kédrov .. | 1 | 50 |
| 6. Quelques masques de provocateurs | 1 | » |
| 7. Evasion de dix condamnés à mort, par Félix Kohn | 1 | » |
| 8. L'attitude des bolchéviks devant les juges .. | 1 | » |

Collection « Mémoires révolutionnaires »

- | | | |
|---|----|---|
| Dix jours qui ébranlèrent le monde, par J. Reed | 12 | » |
| La Révolte de la Mer Noire, par A. Marty | | |
| (2 ^e partie) | 10 | » |
| Souvenirs d'un bolchévik, par O. Piatnitski .. | 12 | » |
| Souvenirs d'un perruquier, par G. Germanetto .. | 12 | » |
| Les bolchéviks dans la 4 ^e Douma, par Badaev. (en prép.) | | |

Collection Antireligieuse

- | | | |
|--|---|------------------|
| 1. Le rôle social de l'Eglise, par J. Baby | 2 | » |
| 2. L'Espagne en feu, par H. Meins | 1 | » |
| 3. Les religions et le chômage — Croisade de charité — par G. Sadoul | 1 | 50 |
| 4. L'Eglise et la guerre | | (en préparation) |

Notre CATALOGUE GENERAL est envoyé franco
sur demande.

1932